

Tanguy de Wilde d'Estmael

Belgique-Congo : je t'aime, moi non plus...

Dans une relation nourrie par une histoire commune, la passion n'est jamais loin. Il y a des passions tristes, les passions dénonciatrices où l'on se perd en conjectures sur l'origine du différend et les raisons de sa persistance. Il y a des passions joyeuses, un brin irrationnelles, celles qui surmontent les divergences pour préférer se laisser bercer par ce que la relation produit comme félicité commune. Il y a de cela entre la Belgique et le Congo, une oscillation passionnée entre le lien et la distance, l'attrait et le rejet. L'inquiétude surgit quand le fléau de la balance penche trop d'un côté, quand des discours répulsifs envahissent la réflexion sur le passé et le présent de la relation entre Bruxelles et Kinshasa. Comment dès lors continuer à penser l'avenir de concert, à y impliquer les jeunes générations ? Pour préserver le lien, il faut l'envisager comme un héritage commun dont on aurait dressé l'inventaire pour n'en fructifier que le meilleur.

Avant d'en venir à ce qui pourrait diviser, une image de ce qui peut unir mérite un détour. En observant une rencontre

belgo-congolaise à l'université lors d'une soutenance publique de thèse, par exemple, un anthropologue contemporain scruterait un tableau exubérant : la salle est pleine, parce qu'elle s'est remplie au fur et à mesure ; les atours sont chatoyants et distingués ; l'épreuve est aussi une fête ; Belges, Congolais, Belgo-Congolais, blancs, noirs, métis, tous communient autour de l'impétrant ; contenus au départ, les applaudissements se nourrissent *in fine* d'expressions vocales et de tintements divers ; une telle ferveur crée un climat joyeux. La réception qui suit n'est pas moins significative entre les protagonistes. On s'interpelle, on se chambre, des souvenirs sont évoqués. Anvers, Liège, Bruxelles s'entremêlent avec Kinshasa, Lubumbashi, Bukavu. Il y a un supplément d'âme à ce rassemblement. On vaticine avec bonheur : qui sait si à l'avenir le Congo ne sera pas le poumon francophone du monde à l'instar du Brésil pour les lusophones, ou le refuge accueillant pour les Belges néerlandophones, réfugiés climatiques après la montée des eaux de la Mer du Nord ? On relativise : oui, les dernières élections au Congo sont une comédie, mais l'espoir demeure tant que le pays ne tombe pas dans la tragédie d'émeutes généralisées. On se prend aussi à rêver : le « potentiel » du Congo sera-t-il un jour activé ailleurs que dans les pages du journal portant ce nom ? Il faut avoir assisté à ce genre de réunions auxquelles participent souvent aussi des diplomates de la RDC et des élus belges d'origine congolaise, pour sentir tout ce qui rassemble assez naturellement les deux peuples quand ils se connaissent. Et ce côté pile de la relation, scintillant, est accentué par la mise en exergue de figures emblématiques d'une présence d'origine congolaise au sein de la population belge : Cécile Djunga, Romelu Lukaku, Gisèle Mandaila, Pierre et Vincent Kompany, Kody, Damso, ... pour n'en citer que quelques-uns dans les domaines de la politique, du sport ou du spectacle.

Côté face, le tableau ne serait que sombre et sans attrait : un passé colonial dont il faudrait se repentir de la violence et un ré-

gime politique qui depuis l'indépendance n'aurait produit que le chaos, la dictature, une forme de kleptocratie, des guerres atroces pour les populations civiles et *in fine* une farce électorale n'augurant rien de réjouissant pour l'avenir. Comment la jeunesse belge serait-elle encline à s'intéresser à un pays si on lui serine à longueur de temps que le Congo est un mur des lamentations : narcissisme pénitentiel pour hier, dénonciation aujourd'hui de l'impéritie politique, la gabegie économique et l'insécurité persistante ? Il y a assurément une pente à remonter. Pour y parvenir, il faut privilégier la connaissance par rapport à la militance, préférer l'analyse à l'anathème, introduire de la complexité pour combattre les simplismes véhiculés par une époque où l'affirmation péremptoire étouffe parfois le débat. Tocqueville déjà mettait en garde contre les illusions d'un réductionnisme : une idée simple mais fautive aura toujours plus de poids qu'une idée vraie mais complexe. Alors, pour dénouer un écheveau irrémédiablement complexe comme les relations entre la Belgique et le Congo, certaines figures incontestées sont susceptibles d'éclairer le tableau sous d'autres jours. Conscience morale de l'Afrique, vain négociateur d'un partage de pouvoir entre Mobutu et L.-D. Kabila, Nelson Mandela est une source d'inspiration. En dépit de ses combats et du prix enduré pour eux, le premier président sud-africain post-apartheid ne faisait pas mystère de ce que l'empire britannique lui avait apporté : « J'ai été éduqué dans une école britannique, à une époque où, tout ce qu'il y avait de meilleur dans le monde était, d'une manière ou d'une autre, lié à la Grande-Bretagne. Je n'ai pas renié l'influence que ce pays, son histoire et sa culture ont exercé sur nous »¹. Intellectuel versé dans la politique, Léopold Sédar Senghor est aussi une figure de proue de l'Afrique décolonisée. Il n'hésitait pas à indiquer que dans les décombres de la colonisation échue, il avait trouvé un trésor à préserver : la langue française. Tout cela pour dire que du contact produit par la

¹ Cité par Z. Brzezinski, *Le Grand échiquier*, Paris, Bayart, 1997, p. 45.

colonisation peuvent demeurer des atouts. Mais il est évident qu'en 2019 personne ne va justifier un système d'appropriation territoriale et de domination économique des métropoles inauguré par la période « colombienne » des grandes découvertes. Ce *modus operandi* appartient définitivement au passé à l'instar de la féodalité, des marches d'empire de Napoléon ou de l'Union soviétique. Il doit donc être possible d'aborder la période coloniale sans se poser en génération postcoloniale « immaculée » stigmatisant la génération « coupable ». Tout simplement parce que le moralisme rétrospectif pourrait s'appliquer à bien d'autres éléments de l'histoire de Belgique si l'on devait prendre les critères de 2019 : il suffit de penser au sort des femmes longtemps sans droit de vote, incapables juridiquement une fois mariées et écartées de certains métiers sous le prétexte fallacieux de leurs troubles menstruels. Jusqu'au milieu du vingtième siècle, la Belgique a été paternaliste à l'égard de la moitié de sa propre population et des indigènes d'outre-mer ; on aura toujours raison si on l'affirme en 2019, mais il est plus intéressant d'analyser ce qui fut, pourquoi et comment et le processus d'évolution qui y a mis fin.

Pour en revenir au Congo, il apparaît donc essentiel de comprendre l'aventure qui y a mené la Belgique, notamment le rôle initial d'un roi-souverain dont l'esprit d'entreprise s'est immiscé dans ce qui était une perspective sûre : le trône. Il pensait sans doute comme plus tard un personnage du roman *La Voie royale* d'André Malraux qu'« être roi est idiot, ce qui compte c'est de faire un royaume ». À cet égard, quelle que soit sa part d'ombre, il est indiscutable que le fondateur du Congo dans son assise territoriale encore actuelle est bien Léopold II. Évoquer sa figure et son rôle, sans les caricaturer, impose une longue mise en contexte et de subtiles nuances que l'espace réservé ici ne permet pas². Il en irait de même de la présence

² Partant de l'idée que la figure de Léopold II avait sans doute été célébrée trop longtemps sans nuances, il est apparu opportun de veiller à ce qu'un mythe n'en remplace un autre

belge entre 1908 et 1960. Considéré comme un excellent gouverneur général du Congo, notamment pour son rôle durant la Deuxième Guerre mondiale, Pierre Ryckmans résumait son action à la devise « dominer pour servir », ce qui est un grand signe de lucidité : les cadres coloniaux, qui ne furent jamais que quelques milliers, dominaient un immense territoire et une grande population, mais l'esprit de service n'était pas absent de leurs desseins. Il est d'ailleurs symptomatique que l'on doive au président Joseph Kabila, lors de sa visite au Sénat en Belgique en 2004, une certaine reconnaissance de la sincérité des coloniaux : « L'histoire de la République Démocratique du Congo, c'est aussi celle des Belges, missionnaires, fonctionnaires et entrepreneurs qui crurent au rêve du Roi Léopold II de bâtir, au centre de l'Afrique, un État. Nous voulons, à cet instant précis, rendre hommage à la mémoire de tous ces pionniers. » Des esprits chagrins ont cru voir dans cette partie du discours un éloge de la colonisation alors qu'on y perçoit des paroles prononcées par un chef d'État, aux vertus iréniques indéniables. D'autant que, se tournant vers l'avenir, Joseph Kabila ajoutait comme pour ne pas s'enliser dans les méandres d'un contentieux : « À chaque génération le devoir d'assumer ses erreurs. Le passé, même s'il peut, en quelque sorte, influencer sur l'avenir, ne le détermine cependant pas. Il appartient aux femmes et aux hommes d'aujourd'hui de poser des gestes qui démontrent qu'il suffit d'un rien pour que les portes s'ouvrent, les plaies se cicatrisent, l'humanité avance d'un pas décisif et l'histoire enregistre une page mémorable ».

Quinze ans plus tard, certes, ni le Congo, ni ses relations avec la Belgique n'ont pris une voie mémorable. Pour Bruxelles,

et que le Roi-souverain ne soit pas diabolisé avec la même absence de nuances. L'ouvrage collectif publié en 2009 (V. Dujardin, V. Rosoux et T. de Wilde [dir], *Léopold II. Entre génie et gêne. Politique étrangère et colonisation*, Bruxelles, Racine, 2009) tente de sortir de cette impasse : ni hagiographie ni procès en sorcellerie, simplement l'étude d'un phénomène particulier, une sorte de roi Janus, monarque constitutionnel en Belgique limité dans ses pouvoirs, Roi-souverain de l'État indépendant du Congo, avec des pouvoirs très étendus.

le fil du rasoir est toujours le même quand il s'agit de se positionner par rapport à ce qui se passe au Congo : ni ingérence ni indifférence, pas d'immixtion, pas d'abandon, d'autant que la Belgique est un bouc émissaire commode quand l'Union européenne sanctionne les turpitudes du régime en place à Kinshasa. Comme à l'égard du passé, le présent requiert un appétit de la nuance qui ne soit pas bridé par un solipsisme dénonciateur. Rompue à tous les compromis, Bruxelles appelle au respect du processus démocratique, s'appuie sur les observations de la CENCO, temporise,... et ensuite le Premier ministre rencontre Félix Tshisekedi. Ainsi les deux peuples pourront poursuivre une histoire commune.